FRC.1.4547.1.2.

LA FAMILLE AMÉRICAINE,

COMÉDIE

Case FRC 15095

EN UN ACTE ET EN PROSE,

MÊLÉE DE CHANTS.

Paroles du Citoyen BOUILLY.

Musique du Citoyen DALAYRAC.

Représentée, pour la premiere fois, sur le théâtre de l'Opéra-Comique National, le premier Ventôse de l'an quatrieme de la République Française.

..... Miseris succurrere disco
VIRG. ENEID.

A PARIS,

Chez les MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

AN V. DE LA RÉPUBLIQUE.

THE NEWBERRY LIBRARY

PERSONNAGES.

Madame DARANVILLE, veuve américaine.

CONSTANCE, âgée de 18 ans.

THEONIE, âgée de 15 ans. } *enfans de Mme. Daranville.*

AUGUSTE, âgé de 12 ans.

VALSAIN, jeune peintre.

PICARD, vieux domestique attaché à madame Daranville.

RANCI, financier.

Un Facteur de la poste.

La scene se passe à Paris.

Le théâtre représente une chambre dont l'ameublement annonce la médiocrité. Une petite porte située sur la gauche du spectateur, conduit dans une seconde piece. Au fond est la porte d'entrée. Au lever de la toile, madame Daranville est assise et travaille à du linge; Constance et Théonie à sa droite, et un peu séparées d'elle, dessinent chacune sur un porte-feuille appuyé sur leurs genoux, d'après une figure portée sur un piédestal qui doit être placé près de la coulisse. Auguste assis à la gauche de sa mere, et tout près d'elle, travaille sur une table où sont des globes, une sphere, et plusieurs cartes de géographie. Picard, un houssoir à la main, nettoye l'appartement.

LA FAMILLE AMÉRICAINE, *COMÉDIE.*

SCENE PREMIERE.

Madame DARANVILLE, CONSTANCE, THEONIE, AUGUSTE, PICARD.

THEONIE, *regardant sur le porte-feuille de Constance.*

Je crois, ma sœur, que je ferai plus ressemblant que toi.

CONSTANCE, *regardant aussi l'ouvrage de Théonie.*

Bien !... tout-à-fait bien !... tu t'es vraiment surpassée.

THEONIE.

Que je serois contente si, pour cette fois, je pouvois obtenir le prix ! il vaut la peine d'être disputé celui-là : un baiser promis sur chacun des beaux yeux de maman !

CONSTANCE.

Ah ! qu'il me seroit doux de l'obtenir !

(*Elles se levent et vont se grouper derriere leur mere.*)

AUGUSTE, (*Il se leve aussi.*)

Je suis encore trop jeune, moi ; mais laissez faire.

DIALOGUE en chant.

Tous ensemble.

O sentiment ! aliment des bons cœurs,
Viens consoler nos ames ;
Et par tes vives flammes
Adoucis nos malheurs !

Madame DARANVILLE.

Vous n'avez plus de pere :
Nous sommes mes enfans,
Passés, en peu de temps,
De l'opulence à la misere.

CONSTANCE, THEONIE, AUGUSTE.

Oui, nous avons perdu notre fortune entiere ;
Mais malgré notre sort affreux,
Nous ne sommes point malheureux,
Puisqu'il nous reste notre mere.

PICARD.

Ah ! les charmans enfans !
Qu'ils sont intéressans !

Mad. DARANVILLE *à part.*	CONSTANCE, THEONIE AUGUSTE.	PICARD, *aussi à part.*
Dieux ! que je me sens attendrie !	O maman ! O ma bonne amie !	A leur destin oui je me lie ;
Ah ! quel doux plaisir Me fait tressaillir, Et m'attache encore à la vie !	Daignez nous chérir, Daignez nous bénir ; Nous aimerons encor la vie.	Je veux les servir, Je veux les chérir, Jusqu'au dernier jour de ma vie.

Tous ensemble.

O sentiment ! aliment des bons cœurs,
Viens consoler nos ames ;
Et par tes vives flammes
Adoucis nous malheurs !

PICARD.

Ouf !... voilà notre petit ménage qui s'avance.

Madame DARANVILLE. (*Elle se leve.*)

Vous devriez vous reposer, bon Picard : vous avez fait bien des courses ce matin.

PICARD.

Je ne m'en défends pas, je me sens un peu fatigué : à soixante-cinq ans, on commence à peser sur ses jambes.

(*Il s'assied sur une chaise, près d'Auguste.*)

AUGUSTE, *regardant sur une carte.*

Le beau pays que cette isle de Saint-Domingue !... Maman, où donc est le Cap Français dont tu nous parles si souvent ?

Madame DARANVILLE, *designant sur la carte.*

Le voilà, mon ami.

AUGUSTE.

C'est donc là qu'a eu lieu ce grand carnage où papa a perdu la vie ?

Madame DARANVILLE, *avec beaucoup d'émotion.*

Oui, mon fils : il y a bientôt quatre ans ; et à partir de cette époque funeste, nous avons tout perdu. Il ne nous reste pour ressource que le travail, et la pitié de quelques ames sensibles.

PICARD.

Il en est, croyez-moi, qui ne vous abandonneront jamais... Non, jamais !

Madame DARANVILLE.

Hélas ! de toutes les personnes qui m'entouroient autrefois, il ne m'est resté que vous, fidele Picard.

PICARD.

Et monsieur Valsain, notre aimable peintre ! le comptez-vous pour rien, celui-là ?

CONSTANCE, *avec sentiment et vivacité.*

Tous les maîtres que nous avions, nous ont abandonnés à la perte de notre fortune ; lui seul a voulu nous continuer ses leçons ; et depuis qu'il nous les donne gratuitement, il semble qu'il redouble de zele et d'assiduité. Non, il n'est pas possible d'être plus généreux et sur-tout plus sensible... N'est-il pas vrai, maman ?

Madame DARANVILLE, *après avoir fixé Constance qui baisse les yeux.*

Oui ; je crois que c'est un homme estimable.

THEONIE.

Il est charmant : jamais il ne vient ici sans m'apporter des fleurs.

AUGUSTE.

Et à moi des bonbons... qu'il en remplit mes poches. Aussi je l'aime...

THEONIE.

Moi, j'en raffole. (*Constance fixe sa sœur.*)

PICARD.

Il s'en faut bien cependant qu'il soit riche. Il soutient une mere infirme, deux vieilles tantes... Et puis il vient de faire une maladie qui a dû lui coûter cher.

Madame DARANVILLE.

Heureusement le ciel a veillé sur ses jours... Ah! puisse-t-il de même veiller sur ceux de l'être bienfaisant qui, depuis si longtemps, pourvoit à nos besoins sans se faire connoître! Voilà bientôt trois ans que nous recevons tous les mois de Bordeaux un secours anonyme auquel nous devons notre existence.

CONSTANCE.

Et jamais nous n'avons pu trouver aucune trace, aucune indice!...

Madame DARANVILLE.

J'ai fait tout ce que peut suggérer la reconnoissance, pour découvrir l'auteur d'un bienfait aussi rare, et toujours mes recherches ont été vaines. Tout ce que j'ai pu recueillir, c'est cette lettre qui accompagnoit le premier envoi, et que je vous ai déjà lue tant de fois. (*Elle la tire de son sein.*) La voilà cette lettre chérie; je la porte toujours là: c'est après vos caresses, mes enfans, le remede le plus doux que je puisse appliquer sur mon cœur.

AUGUSTE.

Ah maman! lis nous-là donc encore; nous avons tant de plaisir à l'entendre!

Madame DARANVILLE.

(*Elle lit, et ses enfans, pressés autour d'elle, font sentir par le mouvement de leurs levres, qu'ils savent la lettre par cœur.*)

« Bordeaux, le 8 Janvier 1792. »

« J'apprends que vous avez perdu votre fortune, que vos » correspondans vous abandonnent, enfin qu'il ne vous reste » aucune ressource. Rassurez-vous; si la providence fait quelquefois des infortunés, elle fait en même temps des cœurs » sensibles. Tous les mois vous recevrez pareille somme...

PICARD.

En effet, chaque premier jour du mois, ça ne manque pas plus que le lever du soleil.

Madame DARANVILLE. (*Elle reprend.*)

» Tous les mois vous recevrez pareille somme... Ne rougissez point de l'accepter, elle vient d'une source pure... » Vivez, élevez vos enfans, et dotez-les de vos vertus. Ne » cherchez point sur-tout à me connoître; je suis enveloppé » d'une ombre impénétrable...

CONSTANCE.

D'une ombre impénétrable!

Madame DARANVILLE.

» Qu'il vous suffise de savoir que mon bonheur cesseroit » aussi-tôt que je serois connu de vous »...

CONSTANCE.

Je ne puis entendre cette lecture sans éprouver une émotion...

Madame DARANVILLE.

Caracteres sacrés ! ce que vous m'inspirez est inexprimable. (*Elle baise le billet à plusieurs reprises.*)

AUGUSTE.

Oh ! maman, tu vas les effacer.

Madame DARANVILLE.

Eh ! qu'importe que les pleurs du sentiment les effacent de ce papier ; ne sont-ils pas gravés pour jamais dans nos cœurs ?

CONSTANCE.

Oui, pour jamais.

AUGUSTE.

Mais quelle heure est-il donc ? Il me semble qu'il est bien temps d'aller déjeûner.

THEONIE.

J'y pensois aussi ; j'ai me sens une faim...

Madame DARANVILLE.

Allons, mes enfans, passons de l'autre côté. Aussi bien monsieur Valsain ne va pas tarder d'arriver : c'est aujourd'hui son jour ; il ne faut pas abuser de ses bontés. Si quelqu'un vient, Picard, vous aurez soin de ne laisser entrer personne.

CONSTANCE.

Excepté monsieur Valsain : entendez-vous ?

PICARD, *souriant.*

Soyez tranquille. Vous trouverez le café tout prêt, sur le petit fourneau, près du buffet. (*Madame Daranville et ses enfans sortent par la petite porte latérale.*)

SCENE II.

PICARD, *seul.*

(*Rangeant et nettoyant çà et là.*)

NOus, pendant ce temps là, achevons cet appartement... Il n'est ni long ni difficile à faire. Oh ! c'est un plaisir ici ; on ne craint pas de casser les glaces, d'altérer les dorures ; et l'on ne se fatigue pas à frotter les parquets. Ma pauvre maîtresse ! quel désastre et quelle différence !... Cette chambre, une petite à côté où madame couche avec ses enfans, au-dessus, un petit grenier pour moi ; voilà tout notre hôtel... Eh bien ! je ne m'en trouve pas plus mal : je sais même que je ne fus jamais plus heureux qu'à présent.

COUPLETS.

1er.

Malgré le sort et sa rigueur,
J'en fais ici l'expérience ;
On peut retrouver le bonheur
Dans un réduit obscur, au sein de l'indigence.

Au lieu de tout ce grand fracas
Qui sans cesse, enchaînoit mes pas,
L'indépendance m'accompagne...
N'est-ce donc pas (*bis.*) jouer à qui perd gagne ?

IIe.

Si je n'ai plus comme autrefois
Riches présens, bourse garnie,
Bon vin, bonne chere à mon choix ;
Au lieu de m'ordonner, maintenant on me prie.
Madame elle-même aujourd'hui
Me nomme son fidel appui,
Et se dit ma simple compagne..
N'est ce donc pas (*bis.*) jouer à qui perd gagne.

IIIe.

Si j'avois de mon ancien temps
Conservé l'éclat et la naissance,
Je passerois tous mes vieux ans
Dans le néant affreux d'une triste indolence.
Mais grace à mon adversité,
Je sers encor l'humanité,
Dans son malheur je l'accompagne...
N'est-ce donc pas (*bis.*) jouer à qui perd gagne ?

Quelqu'un monte ici... (*Il écoute à la porte du fond.*) A cette marche lourde et pesante, je parierois que c'est monsieur Ranci, notre vieux asthmatique. Le bon homme vient flairer nos poulettes : mais il a beau faire, il n'en obtiendra rien.

SCENE III.

PICARD, RANCI.

RANCI. (*Il doit avoir dans tout son rôle une voix foible et entrecoupée par une toux seche et fréquente.*)

TE voilà, Picard... Ces dames y sont-elles ?

PICARD, *toujours nettoyant par-ci par-là.*

Oui, monsieur ; mais elles ne sont pas visibles.

RANCI.

Comment ! pas même pour moi ?

PICARD.

Madame m'en a donné les ordres les plus précis.

RANCI.

C'est fort désagréable... mais très-désagréable... Grimper ainsi au cinquieme, et cela dans un escalier où j'ai pensé vingt fois me rompre le cou. (*Il tire un flacon de sa poche et le respire.*) Où diable ta maîtresse est-elle venue se nicher ?

PICARD.

Il faut bien se plier à son sort, et céder à la nécessité.

RANCI.

Que ne vient-elle habiter l'appartement que je lui ai offert dans ma maison !

PICARD, *souriant.*

C'est qu'apparemment elle ne pourroit satisfaire au loyer que monsieur exigeroit.

RANCI.

Bon ! il ne s'agit que de s'entendre... Sa fille aînée a maintenant...

PICARD.

Dix-huit ans.

RANCI.

Eh bien ! il lui seroit facile, je pense, de la déterminer... (*Il tousse.*)

PICARD.

A quoi ?

RANCI.

A m'épouser.

PICARD.

Vous ?

RANCI.

Pourquoi pas ?

DUO.

PICARD.

En conscience,
A votre âge pourriez-vous bien
Former un semblable lien ?

RANCI.

Oui, pour Constance,
Oui, je t'en fais ici l'aveu ;
Je sens que je suis tout de feu ..

PICARD.

Je vous le dis tout net : c'est une extravagance.

RANCI.

Surmonter mon amour, n'est pas en ma puissance.

Ensemble.

PICARD.	RANCI.
Elle est encore dans son printemps,	D'une femme dans son printemps,
Et vous passez la soixantaine :	Le doux parfum, la douce haleine
Amour avec des cheveux blancs,	D'un barbon raniment les sens,
Ne peut former d'heureuse chaîne.	En dépit de la soixantaine.

RANCI.

Oui, je suis vieux : je le sais bien ;
Mais je suis opulent ; et Constance n'a rien ;

Ensemble.

PICARD.	RANCI.
Comment ! elle n'a rien !...	Non, non, elle n'a rien...

PICARD.

Et cette mine enchanteresse ;
Cet air de candeur, de finesse ;
Ce joli dessous de menton...

RANCI.

Finis, Picard : ah ! finis donc.

PICARD.

Cette allure, ce pied mignon...

RANCI.

Tu me fais tourner la cervelle.

PICARD.

Ce joli teint, cette fraîcheur ;
Et ces deux grands yeux bleus, qui d'un tour de prunelle :
Vont fouiller jusques au fond du cœur.
(*Ranci porte la main à son cœur, et pousse un long soupir.*)
Je vous en fais juge vous-même ;
N'est-ce donc rien que tout cela ?

RANCI.

Ah ! pour moi quel plaisir extrême,
Quand j'aurai tous ces trésors-là.

PICARD.

(*Paroles parlées.*) Comment, monsieur Ranci, vous voulez... là sérieusement... que ma jeune maîtresse...

(*Chant.*) Je vous le dis tout net : c'est une extravagance.

RANCI.

Surmonter mon amour, n'est pas en ma puissance.

Ensemble.

PICARD.	RANCI.
Elle est encor dans son printemps,	D'une femme dans son printemps,
Et vous passez le soixantaine :	Le doux parfums ; la douce haleine
Amour avec les cheveux blancs,	D'un barbon raniment les sens,
Ne peut former d'heureuse chaîne.	En dépit de la soixanteine.

RANCI.

C'est précisément parce que Constance réunit tant de charmes, que je veux faire son bonheur ; car enfin, quelle est aujourd'hui son existence ?

PICARD, *avec humeur.*

Elle ne manque de rien, entendez-vous ?

RANCI

Oui, grace à cette pension inconcevable que madame Daranville reçoit sans savoir de qui elle vient, et quelle n'eût point acceptée si elle eût voulu me croire. Mais ce secours inconnu peut cesser au premier instant ; et alors que deviendra cette famille ? Au lieu que si j'épouse Constance, je lui assurerai un état honorable et brillant ; je lui... (*Il tousse.*) En un mot, avec moi, elle ne manquera jamais de rien.

PICARD, *souriant.*

Monsieur croit cela ?

RANCI.

Aussi suis-je très-décidé à lui faire aujourd'hui mes propositions ; et si, comme je n'en doute pas, elle en conçoit tout l'avantage, ce sera sur-le-champ une affaire terminée. Toi, Picard, tâche de ton côté de la prévenir de mes intentions pour elle ; dispose-la en ma faveur, et sois assuré d'une récompense proportionnée à tes services. Je vais un instant à la bourse, et ne tarderai pas à revenir. (*Il sort.*)

SCENE IV.

PICARD, *seul.*

Va, va couver ton trésor, et laisse nous les nôtres. Ces vieux financiers-là s'imaginent que tout doit fléchir devant leur coffre-fort. Moi, engager mademoiselle Constance à épouser ce vilain barbon !... Non, non, j'ai dans la tête un autre plan. La jeune personne aime monsieur Valsain; je m'en suis bien apperçu. A la bonne heure celui-là : il est au moins d'un âge et d'une figure... mais peut-être a-t-il fait ailleurs ses petits arrangemens : le cœur d'un jeune artiste, et d'un peintre surtout, est une matiere si inflammable !... Je veux m'éclaircir là-dessus, et lui faire connoître... (*Valsain entre.*) Justement le voici.

SCENE V.

PICARD, VALSAIN.

VALSAIN.

Bon jour, mon cher Picard !

PICARD, *lui serrant la main.*

Bon jour... mon bon ami ! J'agis sans façon, comme vous voyez.

VALSAIN.

Vous ne pouvez me faire plus de plaisir... Où sont ces dames ?

PICARD.

Au déjeûner. Si vous voulez, je vais les avertir.

VALSAIN.

Non, non : je puis les attendre un instant.

PICARD.

C'est que votre temps vous est si précieux !

VALSAIN.

Jamais autant que quand je m'entretiens avec un honnête homme. (*Il lui serre la main.*)

PICARD, *à part.*

L'aimable jeune homme !... Faisons-le jaser. (*haut.*) Eh bien! comment vous trouvez-vous aujourd'hui ?

VALSAIN.

Toujours de mieux en mieux. L'appetit renaît ; les forces commencent à revenir.

PICARD.

Vous l'avez échappé belle, au moins ! Fluxion de poitrine assaisonnée d'une fievre maligne, rien que cela... C'est votre faute aussi ; vous travailliez trop. Madame votre mere s'en plaignoit encore l'autre jour devant moi. Non content, disoit-elle, de courir du matin au soir, vous passez encore une partie des nuits à votre chevalet.

VALSAIN.

Il est vrai : j'ai un peu forcé le travail ; mais les temps sont si durs, les besoins si onéreux !

PICARD, *souriant.*

Sans doute... Avec cela on a quelques fois des dépenses secretes, n'est-ce pas ?

VALSAIN, *troublé.*

Comment !... Que voulez-vous dire ?

PICARD.

Les petits soupers... les parties fines... A votre âge, les momens qu'on dérobe au travail de droit à l'amour.

VALSAIN.

Je vous en fais l'aveu ; oui, j'aime et pour la vie.

PICARD.

C'est que, voyez vous, je me suis mis en tête de vous marier.

VALSAIN.

Moi !

PICARD.

Avec une jeune personne que j'ai vu naître ; et qui, si je ne me trompe...

VALSAIN.

Et peut-on savoir quelle est cette jeune personne ?

PICARD.

Notre aînée... votre écoliere favorite ; en un mot, mademoiselle Constance... Cela vous surprend !

VALSAIN, *avec vivacité.*

Sur quoi présumez-vous qu'elle ait pour moi des sentimens ?...

PICARD.

Sur quoi !... Je ne finirois pas si je vous détaillois toutes les preuves que j'en ai... Mais il falloit la voir pendant votre maladie. Oh ! la pauvre petite !... J'allois tous les matins m'informer de votre état ; j'étois bien sûr de la trouver à mon retour au bas de l'escalier. « Eh bien, me disoit-elle, avec une » voix altérée qui annonçoit le battement de son cœur, « Eh » bien, Picard, quelles nouvelles ! » Pas trop bonnes, mademoiselle... Alors une pâleur subite... des yeux mornes et mouillés de larmes... Aimiez-vous mieux une autrefois ; cette bonne nouvelle m'étoit toujours payée par des serremens de main, par les doux noms de bon ami, de cher Picard... Enfin le jour affreux où vous fûtes si mal, je la trouvai en rentrant dans cet appartement, seule, égarée, abattue : elle m'apperçoit et m'interroge ; j'ai le malheur de balbutier, de rester quelques instans sans répondre ; » Dieux ! s'écrie-t-elle aussitôt en se jettant dans mes bras, c'est fait de lui !... c'est fait » de moi !... » Pesez bien ces paroles, je vous prie... « c'est » fait de lui, c'est fait de moi !... » Eh non, lui dis-je, il vit encore ; rassurez-vous... J'eus beau faire, le coup étoit porté ; et ce ne fut qu'après un long évanouissement que je parvins à la calmer, à la rappeller à la vie.

VALSAIN, *avec le plus grand trouble.*

Et dit-moi ; madame Daranville a-t-elle eu connoissance de tout cela ?

PICARD.

Non, non; elle étoit sortie avec ses deux autres enfans. (*Il lui passe un bras derriere le dos.*) Monsieur Valsain, vous avez un bon cœur. (*Il lui frappe sur le sein.*) oh! oui, cela sonne l'homme de bien: écoutez-moi.. Quand une fois l'amour a parlé au cœur d'une jeune fille, vous savez qu'il se tait difficilement. Je m'en repose à présent sur votre délicatesse... Mais ces dames ne viennent point: je vais les avertir que vous êtes ici. Sur-tout ne leur dites pas que je vous ai fait attendre; car je serois grondé... mais grondé!... (*Il sort par la petite porte.*)

SCENE VI.

VALSAIN, *seul.*

Elle m'aimeroit!... Heureusement pour mon cœur, ce n'est que d'aujourd'hui que j'en ai l'assurance: ce que j'ai fait, le ciel m'en est témoin, fut toujours sans intérêt ainsi que sans espoir... Cependant cette jeune personne qu'à peine je remarquois, occupe depuis quelque temps mon ame toute entiere. Qui donc a pu produire en moi un sentiment aussi imprévu?... Ah! je le sens: on s'attache plus qu'on ne pense aux infortunés que l'on console; et souvent le plaisir d'obliger est une route insensible qui conduit à l'amour.

RÉCITATIF.

Les abandonner! non, jamais...
Mon sort a pour moi trop d'attraits...

RONDEAU.

O bienfaisance!
Ta jouissance,
Est le premier charme du cœur;
Mais le mystere
Te rend plus chere,
Et double encore le bonheur
Non, non jamais, aimable femme,
Et vous tous, aimables enfans,
Ne pourrez pénétrer le secret de mon ame,
Oui, je saurai braver vos desirs caressans...
O bienfaisance! etc.
Que j'ai à les voir, les entendre
Chercher par-tout leur bienfaiteur,
Faire l'éloge de son cœur,
Du ton le plus vrai, le plus tendre,
Exprimer pour lui mille vœux,
Sans se douter qu'il est près d'eux...
O bienfaisance!
Ta jouissance
Est le premier charme du cœur;
Mais le mystere
Te rend plus chere,
Et double encore le bonheur.

On vient: ne laissons rien paroître; et sur-tout écartons toujours avec soin jusqu'au soupçon de mon amour.

SCENE VII.

VALSAIN, Madame DARANVILLE, CONSTANCE, THÉONIE, AUGUSTE.

Madame DARANVILLE.

Bonjour, mon cher monsieur Valsain! On vous a fait attendre peut-être?

VALSAIN.

Point du tout, madame.../Mesdemoiselles, je vous salue.

AUGUSTE.

Bon jour, bon ami! (*Il lui saute au cou.*)

VALSAIN.

Je suis bien coupable, mon cher Auguste.

AUGUSTE.

Comment donc?

VALSAIN.

J'ai oublié aujourd'hui les fleurs.. (*Il fixe Théonie.*) et les bonbons.

AUGUSTE.

Eh bien pour m'en tenir lieu, embrassez-moi encore.

VALSAIN, *le pressant dans ses bras.*

Aimable enfant!

(*Madame Daranville et ses filles reprennent les mêmes places qu'elles occupoient au lever de la toile. Auguste s'assied aussi devant la table, et se met à dessiner d'après un modele de principes qu'il arrange devant lui.*)

Madame DARANVILLE.

Je vois avec plaisir que votre santé revient de jour en jour.

VALSAIN.

Je suis bien sensible à l'intérêt que vous daignez y prendre.

THEONIE.

Mon Dieu! que vous nous avez donné d'inquiétude!

Madame DARAIVILLE.

J'espere que l'on sera désormais plus sage; et qu'on ne sacrifiera pas à l'amour de la gloire ses forces et sa vie.

CONSTANCE.

Il est des êtres à qui vous êtes si nécessaire!... Madame votre mere, ses respectables sœurs... que deviendroient-elles sans vous?

VALSAIN.

Il est vrai que je suis leur unique appui.

Madame DARANVILLE.

Vous le voyez, monsieur; l'existence de l'homme de bien appartient encore plus aux autres qu'à lui-même.

(*Elle se leve, et suit les travaux de ses enfans.*)

VALSAIN, *derriere Constance et Théonie.*

Nous avons bien travaillé, sans doute?

CONSTANCE.

Oui, mon ouvrage s'avance.

THEONIE.

Encore une matinée, et le mien sera fini.

VALSAIN, *examinant l'ouvrage de Constance.*

Parfait !

CONSTANCE.

Trouvez-vous ?

VALSAIN.

Quelle force dans tous les traits ! et en même temps quelle grace admirable ! On ne pouvait saisir cette figure dans une position plus heureuse, et lui donner sur-tout une expression plus touchante... (*Parcourant l'ouvrage de Constance, son crayon à la main.*) Tout est parfaitement d'aplomb. Il regne par-tout un accord, un ensemble... Non je n'y toucherai point; et sans flatterie, je ne trouve qu'à admirer. (*Il lui remet son crayon.*)

Madame DARANVILLE.

Il est certain qu'elle annonce un talent véritable.

VALSAIN, *examinant l'ouvrage de Théonie.*

Ah ! comme c'est ressemblant !

THEONIE.

N'est-il pas vrai ?

VALSAIN, *le crayon de Théonie à la main.*

Quelle hardiesse et quels traits décidés ! .. (*corrigeant.*) Cette ombre n'est pas assez marquée... ces cheveux doivent être jetés avec un peu plus de négligence...

CONSTANCE, *allant chercher dans un porte-feuille qui se trouve sur un des côtés de la scene.*

Il faut, monsieur Valsain, que je vous consulte sur un dessein à la gouache que je me suis amusée à composer ces jours derniers... Moi composer !... Vous allez rire, n'est-ce pas ?

VALSAIN.

Point du tout. J'aime qu'on s'élance à la composition; elle seule conduit à la perfection de l'art; elle seule fait naître le génie.

CONSTANCE.

Le voici... C'est l'ouvrage du cœur ; à ce titre il aura des droits à votre indulgence.

(*Elle lui présente le dessin qu'il tient déroulé devant madame Daranville, qui doit être assise en ce moment. Auguste et Théonie se levent aussi-tôt, et viennent se grouper derriere leur mere.*)

AUGUSTE.

Oh ! la jolie personne !

THEONIE.

Quel air doux et modeste !

CONSTANCE, *expliquant le dessin.*

C'est la Bienfaisance... D'une main elle verse de l'or sur l'Indigence assise à la porte d'une chaumiere, et de l'autre elle essuye les larmes du Malheur... Au bas est la Reconnoissance...

THEONIE.

C'est maman trait pour trait.

CONSTANCE, *continuant.*

Elle est entourée de trois enfans...

AUGUSTE, *à Théonie.*

C'est nous, ma sœur.

THEONIE.

Oui, c'est nous-même.

CONSTANCE, *détaillant toujours le dessin.*

Ils s'efforcent, mais en vain, d'écarter un voile épais qui les empêche de connoître la main qui les console ; mais d'un côté la Modestie s'oppose à leurs efforts ; et de l'autre le Bonheur assis sur un nuage, sourit à la Bienfaisance, et dépose mystérieusement sur sa tête, une couronne d'immortelles.

Madame DARANVILLE.

Rien de plus ingénieux : non, rien de mieux senti.

VALSAIN, *avec la plus vive émotion.*

Quelle expression dans tout ce que vous faites !... Il semble en effet... oh ! c'est vraiment un morceau délicieux.

(*On frappe à la porte du fond.*)

SCENE VIII.

Les mêmes, PICARD.

PICARD, *sortant de la petite porte.*

On va, on va. (*Il va ouvrir.*)

CONSTANCE.

Je veux, s'il m'est possible, donner à cette allégorie, tous les charmes dont elle est susceptible ; et si le ciel permet que nous connoissions un jour notre bienfaiteur, je lui offrirai cet ouvrage, pour lui prouver que sans cesse nous nous occupions de lui.

SCENE IX.

Les précédens, LE FACTEUR.

PICARD.

Madame, c'est le Facteur.

LE FACTEUR, *remettant une lettre à madame Daranville.*

Vingt-cinq sous.

PICARD, *tirant son porte-feuille.*

Je vais vous les donner. (*Il paie le facteur, qui sort.*)

Madame DARANVILLE, *décachetant la lettre avec précipitation.*

C'est de Bordeaux...

VALSAIN, *à part.*

Ciel ! quel embarras !

CONSTANCE.

Je m'en doutois : c'est aujourd'hui le premier du mois.

VALSAIN *à Auguste qu'il conduit vers la table.*

Recommencez devant moi cette esquisse.

CONSTANCE, *suivant des yeux tous les mouvemens de sa mere qui lit la lettre.*

Comme vous paroissez émue, maman ! y auroit-il quelque chose de nouveau ?

Madame DARANVILLE.

Jamais!... non jamais on ne poussa aussi loin le sentiment et la délicatesse... Je trouve aujourd'hui le double de la somme que nous recevions avec un billet... écoutez, mes enfans : écoutez. AUGUSTE, *à Valsain qui cherche à le distraire.* Mais laissez-moi donc entendre, bon ami.

Madame DARANVILLE. (*Elle lit.*)

« La rigueur de la saison et la cupidité des hommes doivent rendre insuffisant ce que vous recevez : comptez à ce » moyen sur cette augmentation, jusqu'à la fin de l'hiver ; » et songez que doubler mon offrande, c'est doubler mon » bonheur.» (*Avec tout l'elan de la sensibilité.*) Mais qu'il double donc aussi nos forces ; s'il veut que nous portions tout le poids de notre reconnoissance.

DIALOGUE en chant.

(*Pendant la ritournelle, madame Daranville forme un groupe avec sa famille. Picard se tient à la droite du spectateur ; et Valsain, toujours auprès de la table et placé en arriere, savoure en secret cette scene touchante.*) *Ensemble.*

MAD. DARANVILLE, CONSTANCE, THEONIE, AUGUSTE et PICARD.

O toi, dont l'homme bienfaisant
Offre l'image sur la terre,
Dieu de bonté, dieu tout-puissant,
Daigne exaucer notre priere !

VALSAIN, *seul et toujours à part.*

Ah ! quel tableau ! Quels doux accens !
Je ne suis plus le maître de mes sens.

Madame DARANVILLE.

A notre bienfaiteur,
O mon dieu ! daigne rendre
Le calme et le bonheur
Que parmi nous il sait répandre !

VALSAIN, *toujours à part.*

Je n'éprouvai jamais de plaisir aussi doux.

Madame DARANVILLE.

Il ne peut nous entendre ;
Hélas ! il est bien loin de nous :
Pour nous venger de son absence
Sois notre interprête fidele :
Fais qu'il retrouve un jour dans ton sein paternel
Les pleurs de la reconnoissance !

Ensemble.

TOUS, *excepté Valsain.*

O toi, dont l'homme bienfaisant
Offre l'image sur la terre,
Dieu de bonté, dieu tout-puissant,
Daigne exaucer notre priere !

VALSAIN.

Ah ! quel tableau !... Quels doux accens !
Je ne suis plus le maître de mes sens.
Non, non, je ne suis plus le maître de mes sens.
(*Il cache son visage dans ses mains et s'appuye sur le dos de la chaise d'Auguste.*) (*Un*

(*Un moment de silence général.*)

Madame DARANVILLE, *à Valsain qui relève sa tête avec trouble et égarement.*

Pardon, monsieur Valsain; si nous vous avons interrompu; mais c'étoit un besoin pour nos cœurs... un épanchement auquel il nous étoit impossible de résister... Nous vous avons ému, je le vois; et je crains...

VALSAIN, *reprenant ses sens par degré.*

Non, non; ce que vous m'avez fait éprouver.. loin de me faire aucun mal... répand au contraire dans tout mon être un baume... une force... ah! qu'il doit être heureux celui qui peut ainsi... et qu'il doit s'applaudir de ce qu'il fait pour vous!

(*On frappe à la porte du fond : Picard va ouvrir. Pendant ce temps-là chacun se remet au travail.*)

SCENE X.

Les précédens, RANCI.

PICARD.

Monsieur Ranci.

(*Il lui présente une chaise entre madame Daranville et Constance. Il entre ensuite dans la seconde piece; reparoît un instant après, tenant à la main un panier, et sort par la porte du fond. Valsain pendant cette scene passe et repasse d'Auguste à Constance, et de celle-ci à Théonie.*) RANCI, *d'un ton essoufflé.*

Toujours à l'ouvrage... On ne vit jamais famille plus laborieuse... plus édifiante. (*Il s'assied et tousse.*) Vos santés, mesdames, me paroissent toujours... (*Il tousse.*)

Madame DARANVILLE.

Excellentes... Eh bien, monsieur, avez-vous découvert quelque chose de nouveau! RANCI.

Rien de tout, madame; absolument rien... J'ai écrit à Bordeaux à plusieurs banquiers de mes amis: tous n'ont fait que de vaines recherches... Le directeur de la poste lui-même assure que les envois qui vous arrivent, sont mis à son bureau sans aucun chargement... Impossible à ce moyen d'en découvrir l'auteur.

Madame DARANVILLE.

Je vois bien qu'il me faudra renoncer au bonheur de le connoître. RANCI.

Ma foi, si vous vouliez m'en croire, vous vous empresseriez de mettre fin à cette intrigue, et refuseriez ces dons anonymes qui, tous généreux qu'ils paroissent, cachent peut-être des intentions... Vous me direz à cela que votre position... mais il ne tient qu'à vous de la rendre aussi brillante qu'elle étoit... (*Constance témoigne le plus vif intérêt.*) Il faut marier mademoiselle... (*Il désigne Constance.*) Je me charge, moi, de lui procurer un établissement... (*Il tousse.*)

CONSTANCE.

A moi, monsieur...

RANCI.

... Qui, en vous assurant tout le bonheur que méritent vos

charmes, vous mettroit, ainsi que votre famille, à l'abri de secours étrangers, toujours pénibles quand on a des sentimens délicats.

Madame DARANVILLE, *faisant sentir qu'elle devine Ranci.*

Ce parti, dites-vous, est un homme opulent?

RANCI.

Son nom est un de ceux les plus accrédités sur la place.. Son âge peut-être effraiera d'abord un peu mademoiselle... mais il cache ce petit inconvénient sous un capital bien net de trente bonnes mille livres de rente... Et cet homme-là...

Madame DARANVILLE.

Se devine aisément.

RANCI.

Et bien oui, c'est moi-même... Je n'ai jamais été marié; et je ne serois pas fâché sur mes vieux jours de me procurer ce petit plaisir-là... (*Il tousse.*) J'y songe un peu tard, il est vrai; mais en prenant une femme comme mademoiselle... qui joint aux graces... aux vertus.. Tenez, je ne m'entends point à faire de belles phrases; je me résume donc: mademoiselle mérite d'être aimée, et j'en suis amoureux; elle est sans fortune, j'en ai beaucoup; il faut la marier, je la desire; (*à madame Daranville.*) est-ce une affaire conclue?

Madame DARANVILLE.

C'est à ma fille à répondre.

CONSTANCE, *avec trouble et embarras.*

Maman... le choix que monsieur daigne faire de moi... assurément me flatte et m'honore... (*Valsain paroît accablé, et passe du côté d'Auguste.*) mais l'étonnement... la précipitation.

RANCI.

Vous desirez, je le vois, consulter madame votre mere; rien de plus naturel. (*Il se leve.*) Mais je vous préviens, belle Constance, que je suis pressé... très-pressé: (*Il tousse.*) à mon âge on ne sauroit trop l'être. Demain donc, à pareille heure, je reviendrai savoir votre réponse... J'ose espérer qu'elle me sera favorable... (*Il tousse et lui baise amoureusement la main; madame Daranville et Constance se levent, et lui font une grande révérence de cérémonie.*) Ne vous dérangez pas, je vous prie. (*Il sort.*)

Madame DARANVILLE, *à Valsain qui prend son chapeau qu'il avoit déposé sur une chaise.*

Vous vous en allez aussi, monsieur Valsain?

VALSAIN, *avec trouble et abatement.*

Oui, madame, je vais rentrer chez moi... Je ne me sens pas bien.

CONSTANCE, *sortant tout-à-coup d'une profonde rêverie.*

Vous vous trouvez incommodé?

VALSAIN.

Ce n'est rien, mademoiselle... rien du tout... Après une longue maladie, il n'est pas étonnant qu'on éprouve... que l'ame se trouve quelques fois affectée... (*Il se trouve en ce moment entre madame Daranville et Constance.*) Mesdames je vous salue.

(*Il sort, et Constance le suit des yeux.*)

Madame DARANVILLE, *à part et suivant aussi tous les mouvemens de Constance et de Valsain.*

Tant de trouble, tant d'intérêt ne me permettent plus de douter... Interrogeons ma fille, et lisons dans son cœur.

SCENE XI.

Madame DARANVILLE, CONSTANCE, THEONIE, AUGUSTE.

(*Ils travaillent encore.*)

Madame DARANVILLE.

Eh bien Constance, que pensez-vous de monsieur Ranci?

THEONIE.

Pour moi, si j'étois à la place de ma sœur, je ne serois pas du tout embarrassée.

Madame DARANVILLE, *avec gaieté.*

Non!... Eh que feriez-vous, Théonie?

THEONIE, *se levant.*

Je le refuserois. Lui son mari! il seroit aisément le pere de maman. Et puis ce n'est pas le tout que d'être vieux, il est goutteux, asthmatique à ne pas dire « je t'aime, » sans prendre haleine... Pour moi, je te déclare que jamais je ne pourrai l'appeler mon frere.

AUGUSTE.

Ni moi non plus. Il ne m'a jamais donné un seul bonbon, ne m'a fait la moindre caresse; oh! je ne puis le souffrir.

Madame DARANVILLE.

Laissez-nous, mes enfans. (*Auguste et Théonie se retirent au fond du théâtre.*) Eh bien! ma fille; quel est votre dessein? Il faut absolument vous expliquer avec moi.

CONSTANCE.

ROMANCE.

Premier Couplet.

Souvent l'hymen souffre et murmure,
Sans l'accord des goûts, des penchants:
Toujours on vit dans la nature
L'hiver séparé du printemps...
Mais rendre à la plus tendre mere
Et l'opulence et le bonheur!
Maman, cette idée est bien chere:
Elle seule guide mon cœur.

Madame DARANVILLE.

Mais songez donc ma fille, que monsieur Ranci...

CONSTANCE.

Second Couplet. (*Du ton le plus ému.*)

Je sais qu'en devenant sa femme,
Je dois renoncer pour jamais
A ce doux abandon de l'ame...
Qui, sans doute, a bien des attraits...
Mais rendre à la plus tendre mere

Et l'opulence et le bonheur !
Maman cette idée est bien chere :
Elle suffit seule à mon cœur.

Madame DARANVILLE.

Qu'ai-je entendu ! Moi te priver du seul bien qui te reste ! Moi te laisser épouser ce vieillard, lorsqu'en secret tu brûles pour un autre !

CONSTANCE.

Que voulez-vous dire ?

Madame DARANVILLE.

J'ai suivi tous tes mouvemens : rien n'échappe, ma fille, aux yeux vigilans d'une mere. Oui, Constance, vous aimez ; oui Valsain est l'objet de vos vœux ; et je suis bien trompée, si vous n'êtes pas celui des siens.

CONSTANCE.

(*Avec élan.*) Vous croyez !... (*Avec embarras.*) Hélas ! quand cela seroit... il est comme sans fortune...

Madame DARANVILLE.

Il a ce qui vaut mieux encore, des vertus, des talens, et surtout l'habitude du travail... As-tu donc pu penser que ton amour pour ce jeune peintre... va, loin de blâmer ton choix, j'y applaudis de toute ma force ; et quand ma fille par tendresse pour moi, se laisse entraîner aux appas trompeurs de l'opulence, je dois être la premiere à l'en détourner, à la ramener à la nature.

CONSTANCE, *s'élançant à genoux dans les bras de sa mere.*

Ah !... vous avez malgré moi pénétré dans mon cœur... oui, j'aime : il ne m'est plus possible de vous le taire ; mais je veux... mais je dois oublier mon amour pour vous rendre à votre premier état, et vous voir plus heureuse.

Madame DARANVILLE.

Dieux ! ce sacrifice au contraire feroit le malheur de ma vie. Qu'est-ce en effet que le bonheur d'une mere, quand il est aux dépens de celui de ses enfans ?... Me rendre plus heureuse, dis-tu ! eh que me manque-t-il ? n'ai-je pas votre tendresse ?

(*Auguste et Théonie se sont approchés pendant ce couplet.*)

CONSTANCE, THEONIE, AUGUSTE.

Ensemble.

Oui, oui, toute notre tendresse.

(*Auguste et Théonie s'élancent aussi dans les bras de leur mere et la couvrent de baisers.*)

Madame DARANVILLE, *debout et les pressant tous les trois contre son sein.*

Si j'ai perdu votre pere, ne m'en offrez-vous pas les traits et le langage ? Si d'un côté j'ai vu détruire le nombre de mes possessions, de l'autre je vois croître chaque jour celui de vos vertus ; et c'est-là, croyez-moi, la premiere richesse que je desire... Mes enfans ! vie de ma vie !... ne soyez donc plus inquiets sur mon sort... (*Elle les presse dans ses bras, plus fortement encore.*) Et vous, Constance, et vous chercherez-vous encore à me rendre plus heureuse ?

SCENE XII.

Les mêmes, PICARD.

PICARD.

(Il tient d'une main un porte feuille, et de l'autre le panier qu'il avoit en sortant.

MOn Dieu, qu'on a donc de peine !... *(Il dépose le panier sur une chaise.)* Qui a perdu ! moi j'ai trouvé.

AUGUSTE.

Quoi donc, Picard ?

PICARD.

Un porte-feuille : au bas de l'escalier, près la porte de la rue.

Madame DARANVILLE.

Un porte-feuille !

PICARD, *l'examinant.*

Point de nom.. *(Avant d'ouvrir le porte-feuille.)* Mais madame, puis-je me permettre ?...

Madame DARANVILLE, *négligemment.*

Il y a tant de monde dans cette maison ! Il faut bien savoir à qui il appartient.

PICARD, *après avoir ouvert le porte-feuille dont il tire deux papiers.*

Voilà tout ce qu'il contient... *(Il ouvre le premier papier et le lit.)* Cela ne donne aucune indice... *(Il ouvre le second papier.)* C'est une lettre ; en lisant les premieres lignes, nous pourrons peut-être découvrir... *(Il lit.)* « Bordeaux, le 25 nivôse...

Madame DARANVILLE.

Bordeaux !

PICARD.

Oui... *(Il continue de lire.)* « J'ai fait passer par le même ordinaire à la famille Daranville...

Madame DARANVILLE, *saisissant la lettre avec précipitation.*

Donnez... *(Elle reprend.)* « J'ai fait passer par le même ordinaire à la famille Daranville ce que tu m'as envoyé. Le tout arrivera à sa destination, le premier du mois, à la maniere accoutumée... Jouis, heureux ami... *(Elle repete.)* jouis, heureux ami, du bonheur d'entendre sans cesse bénir le bienfait le plus rare que jamais invénta la délicatesse... *Verseuil.*

CONSTANCE.

Verseuil !... nous ne connoissons point ce nom.

Madame DARANVILLE.

Quel est donc cet ami à qui cette lettre est écrite ?

PICARD.

L'adresse doit l'indiquer.

Madame DARANVILLE.

Il n'y en a point : la lettre apparemment étoit sous enveloppe.

AUGUSTE, *examinant le porte-feuille.*

Mais il me semble avoir vu ce porte-feuille à mon bon ami Valsain... Je parie que c'est lui...

CONSTANCE, *avec la plus vive émotion.*

Il se pourroit !...

(Un moment de silence général.)

Madame DARANVILLE.

En effet, ses soins assidus... l'intérêt touchant qu'il a pris à nos maux... les privations qu'il s'est imposées depuis si long-temps... la maladie qu'il vient de faire par excès de travail... oui, tout me dit que c'est lui qui depuis trois ans... O sentiment, que ta source dans l'ame d'un artiste est ingénieuse et profonde!

PICARD.

Mon cœur me dit comme à vous que c'est lui : cependant rien ne prouve encore bien clairement...

AUGUSTE, *avec vivacité.*

Vous voulez savoir si ce porte feuille appartient à monsieur Valsain, n'est-ce pas ?

Madame DARANVILLE.

Sans doute ; il faut l'interroger.

CONSTANCE.

Ah! je le connois : sa modestie l'empêchera de vous faire un pareil aveu.

AUGUSTE.

Non, non ; maman, je t'en prie, laisse-moi faire... J'ai un moyen sur, moi, de l'en faire convenir, même malgré lui.

Madame DARANVILLE.

Comment ?

AUGUSTE.

Si ce porte-feuille lui appartient, il ne tardera pas à venir le chercher... Madame DARANVILLE.

Eh bien ?

AUGUSTE.

Eh bien, je vais le mettre sur cette table... là parmi mes dessins, comme si l'on ne s'en étoit point apperçu : nous ne ferons semblant de rien ; et sitôt qu'il entrera, nous verrons bien tout de suite... (*Il met le porte-feuille sur la table.*)

Madame DARANVILLE.

Est-ce avec un pareil ami que l'on doit employer l'artifice ?

SCENE DERNIERE.

Les précédens, VALSAIN.

PICARD, *dans la coulisse, au fond du théâtre.*

Picard!... Picard!...

Madame DARANVILLE.

Le voilà ; paix ! *Tous.*

Silence !

(*Ils restent en attitude et observent les mouvemens de Valsain qui entre en cet instant.*

VALSAIN.

Pardon, mesdames... je suis inquiet de... n'aurois-je pas laissé ici... sur cette table ?... (*Il apperçoit le porte feuille et le prend avec précipitation.*) Le voilà !

Tous excepté Valsin.

C'est lui !... c'est lui !

(*Ils l'entourent et le pressent dans leurs bras ; Constance seule se tient à l'écart dans la plus vive émotion.*)

AUGUSTE ET PICARD.

Mon ami ! mon bon ami !

THEONIE.

Notre bienfaiteur !

Madame DARANVILLE.

Notre dieu tutélaire !

VALSAIN.

Comment ! Que voulez-vous dire ?

Madame DARANVILLE.

Ne cherchez plus à feindre, à vous soustraire à nos justes transports. Ce porte-feuille que vous venez de reconnoître ; cette lettre qu'il renfermoit... tout nous montre en vous celui que nous cherchons depuis si long-temps.

CONSTANCE.

Et que nous avions si grand besoin de connoître.

VALSAIN.

Ce que j'avois craint est donc arrivé ; me voilà découvert... (*Avec peine et d'un ton forcé.*) Eh bien oui, c'est moi qui suis cet inconnu dont la félicité, il y a quelques instans, ne pouvoit se dépeindre ; et qui maintenant qu'il est connu de vous, a perdu la moitié de son bonheur.

Madame DARANVILLE.

O modele des belles ames !... que la nature est sage de former des êtres tels que vous, pour la consoler des méchans qui l'outragent ! Puiser d'une main et donner de l'autre, rien n'est plus facile sans doute ; mais partager le peu que l'on possede, consumer en secret toutes ses forces, pour être à la fois le soutien de deux familles... non, je ne connois point de bienfait qui soit au-dessus du vôtre.

VALSAIN.

Ah ! croyez qu'il n'en fut aussi jamais qui procura plus de jouissances. Si la médiocrité a de la peine à exercer la bienfaisance, elle en savoure aussi mieux tous les charmes. Le plaisir du bien est toujours en proportion de la difficulté de le faire.

CONSTANCE, *lui offrant le dessin sur lequel elle l'a consulté dans une scene précédente.*

C'est par vos talens seuls que vous avez adouci notre indigence ; ce n'est que par les nôtres que nous pouvons en offrir le souvenir. Voici le petit ouvrage que j'avois composé pour notre consolateur ; j'étois loin de penser .. Puisse-t-il vous rappeler quelquefois ce que vous avez fait pour nous !

VALSAIN.

Ah ! de tout ce qui compose mon attelier, ce morceau sera le plus cher à mon cœr !

Madame DARANVILLE, *prenant le dessin.*

Cette allégorie, je le dis encore, est vraiment ingénieuse... mais ne trouvez-vous pas qu'il y manque quelque chose ?... Le Bonheur assis tout seul sur ce nuage, me semble bien isolé : ne seroit-il pas possible pour l'embellir encore, de grouper autour de lui... CONSTANCE, *avec confiance et ingénuité.*

Quoi donc, maman ?

Madame DARANVILLE.

L'amour et l'hymenée... (*Eixant Valsain et Constance.*) Vous baissez les yeux : vos ames craignent de s'élancer l'une vers l'autre. Qu'il me seroit doux cependant de les voir se confondre pour la premiere fois dans le sein maternel ! (*Elle leur tend les bras.*)

VALSAIN.

Eh bien ! puisque vous m'arrachez mon secret, je l'avouerai ; oui, j'adore votre aimable fille.. mais puis-je espérer ?...

CONSTANCE.

Je suis trop fiere de mon amour, pour ne pas le laisser éclater... Oui, je vous en fais ici l'aveu devant ma mere ; oui, Valsain, je vous aimai la premiere fois que je vous vis ; ce sentiment s'est accru chaque jour, depuis que je vous connois : jugez maintenant de ce qu'il doit être, d'après ce que vous avez fait pour nous.

VALSAIN.

Mais ne dois-je pas faire le sacrifice de mon bonheur ? et lorsque monsieur Ranci vous offre une fortune immense...

Madame DARANVILLE.

Eh ! que lui font son crédit et ses richesses ? un cœur tel que le vôtre. Valsain, est le premier trésor qui existe sur la terre.

VAUDEVILLE.

Premier Couplet.

Madame DARANVILLE, *les unissant.*

Après tant de maux et de larmes,
Je retrouve encore un beau jour.
De l'hymenée et de l'amour
Goûtez, goûtez long-temps les charmes.
Et si jamais quelque malheur
Vous faisoit languir dans la peine,
Puisse exister un nouveau bienfaiteur
De la Famille américaine!

Second Couplet.

VALSAIN, *au public.*

Vous qui nagez dans l'opulence,
Vous qui possédez des talens,
Voulez-vous que tous vos instans
Soient filés par la jouissance,
En secret faites-vous bénir ;
Suivez le penchant qui m'entraîne.
Ainsi que moi, tâchez de secourir
Quelque Famille américaine.

Troisieme Couplet.

CONSTANCE, *aussi au public.*

En célébrant la bienfaisance,
Les talens et les sentimens,
On doit obtenir aisément
Quelques droits à votre indulgence :
Daignez sourire aux deux auteurs
Faites que leur crainte soit vaine :
Et vous serez aussi les bienfaiteurs
De la Famille américaine.

FIN.